

Représentations, images et politique étrangère : anciens débats, nouveaux outils *

« Les guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix ». Telle est l'une des premières phrases de l'acte constitutif de l'UNESCO. Depuis sa création, une branche de la science politique en relations internationales s'est tournée vers l'étude des idées et des perceptions qui se situent dans le prolongement de cette assertion et des périodiques spécialisés, tel le *Journal of Conflict Resolution*, apparu à la fin des années 1950¹. L'un des pionniers de cette recherche, K. Boulding², a d'ailleurs été président de la Peace Science Society (International) : c'est dire le lien ténu qui existe entre la recherche sur les idées et les organisations œuvrant pour la paix³.

Le véritable développement des études orientées vers les idées ou les valeurs, d'une part, et les perceptions, les représentations et les images, d'autre part, date des années 1960 aux États-Unis. Cet engouement résulte de l'évolution inhérente aux sciences sociales marquée par le behaviorisme qui tend à dégager les différents facteurs explicatifs des attitudes. Mais il provient également de la situation internationale tant sur le plan géopolitique que géostratégique : c'est-à-dire la bipolarisation Est/Ouest ainsi que l'apparition de l'arme atomique et ses précipités (la dissuasion ou l'escalade nucléaires) plaçant les images et les perceptions des États entre eux au centre des intérêts de recherche⁴. L'époque de la guerre froide voit alors fleurir nombre d'analyses qui consacrent leur effort à une meilleure intelligibilité des relations américano-soviétiques⁵ en puisant aux sources de la psychologie mais aussi de la théorie cognitive⁶.

La fin de l'ère bipolaire avec l'effondrement du bloc communiste à l'Est n'affecte pas ce type d'investigation. Bien au contraire, les analyses en termes d'idées, de valeurs et de perceptions bénéficient d'une sorte de regain d'intérêt. Tout en incorporant en leur sein des développements théoriques substantiels forts divers allant de la psychologie, voire de la psychanalyse⁷, à la sociologie et à la stratégie, elles portent sur une multitude de terrains empiriques :

* D. A. Sylvan, J. Voss (eds), *Problem Representation in Foreign Policy Decision Making*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

1. P. Hassner, *La violence et la paix*, Paris, Esprit/Le Seuil, 1996, p. 89.

2. K. Boulding, *The Image*, Michigan, Michigan University Press, 1956. Cf., aussi, K. Boulding, « National Images and International Systems », dans J. Rosenau (ed.), *International Politics and Foreign Policy*, New York, Free Press, 1969, p. 422-431.

3. Sur les activités des organisations sur la paix et les recherches centrées sur les perceptions et les idées dans les conflits, cf. K. Boulding, « Future Directions in Conflict and Peace Studies », *Journal of Conflict Resolution*, 22 (2), juin 1978, p. 346.

4. Sur le facteur d'ordre géopolitique, cf. P. Grosser, *Les temps de la guerre froide*, Bruxelles, Complexe, 1995, p. 116. Sur le facteur d'ordre géostratégique, cf. R. W. Rieber, « Substance and Shadow : Images of the Enemy », dans R. W. Rieber (ed.), *Psychology of War and Peace*, New York, Plenum Press, 1991, p. 5.

5. La première investigation procédant à un traitement comparé des images véhiculées par les dirigeants à la fois américains et soviétiques est celle de U. Brofenbrenner, « The Mirror-Image in Soviet-American Relations : a Psychological Report », *Journal of Social Issues*, 17 (1), 1961, p. 46-56.

6. Pour une synthèse de ces différents travaux, cf. B. Silverstein, « Enemy Images. The Psychology of US Attitudes and Cognitions Regarding the Soviet Union », *American Psychologist*, juin 1989, p. 903-913. Cf. également R. Little, S. Smith, *Belief Systems and International Relations*, Oxford, Basil Blackwell, 1988.

7. Le recours à la psychanalyse est parfois extrêmement réducteur. Cf., à cet égard, F. Hall, « The US Search for Security : a Psychotherapist Viewpoint », *Journal of Peace Research*, 20 (4), 1983, p. 299-309 et pour une critique de cette analyse, H. Spruyt, « Misconstructing the First Image : the Fallacy of US Vulnerability », *Journal of Peace Research*, 22 (4), 1985, p. 365-370.

- Les conflits : N. Kaplowitz, R. Herrmann, W. Eckhardt, et surtout K. et K. Spillmann qui, à Zurich, ont créé un laboratoire spécifique sur les images de l'ennemi au sein du centre de relations internationales ¹.
- La construction et la formation des États nationaux en particulier ainsi que la réflexion sur l'apparition et l'évolution des identités politiques en général (travaux dont les préoccupations rejoignent les centres d'intérêts propres à la sociologie historique) ².
- L'impact des images diffusées par la presse et leur influence sur l'opinion publique ³.
- L'histoire de la politique étrangère d'un État en particulier, domaine intéressant d'ailleurs un certain nombre d'historiens utilisant des outils propres à la sociologie ou aux relations internationales ⁴.

Plus révélateur encore, ce type d'approche semble ignorer les clivages traditionnels de la discipline en relations internationales puisque l'ensemble des paradigmes le prennent plus ou moins en considération : les néoréalistes comme Bueno de Mesquita quant aux sources de la guerre ⁵, mais également les libéraux tels Robert O. Keohane afin de rendre intelligibles les institutions internationales et/ou régionales ⁶ et, bien évidemment, le courant constructiviste, pluriel en son sein, mais accordant un rôle central aux idées en général ⁷. Plusieurs facteurs tant intra qu'extra-académiques peuvent expliquer cet intérêt actuel. L'essor du paradigme constructiviste tout d'abord semble avoir un impact sur le choix des objets. Il incite un certain nombre d'auteurs à examiner le rôle de la puissance ou des institutions sur les comportements des acteurs à l'aune des idées ou des perceptions. En outre, la crise que traverse le système international semble être une période propice à une recomposition des outils à disposition.

Dans le cadre d'une telle situation épistémologique, l'ouvrage collectif dirigé par Donald D. Sylvan et James F. Voss incarne à la fois classicisme et innovation. Il appréhende l'une des branches les plus anciennes de la discipline, à savoir les mécanismes de décision en matière de politique étrangère (*foreign policy decision making*) qui renvoie à toute une tradition allant de R. Snyder à James Rosenau ⁸ et ce, en utilisant des outils propres au

1. N. Kaplowitz, « National Self-Images, Perceptions of Enemies and Conflict Strategies : Psychopolitical Dimensions of International Relations », *Political Psychology*, 11 (1), 1990, p. 39-82 ; R. K. Herrmann, M. P. Fischerkeller, « Beyond the Enemy Image and Spiral Model : Cognitive-Strategic Research after the Cold War », *International Organization*, 49 (3), été 1995, p. 415-450 ; W. Eckhardt, « Making and Breaking Enemy Images », *Bulletin of Peace Proposals*, 22 (1), 1991, p. 87-95 ; Kurt et Kati Spillmann, « L'image de l'ennemi et l'escalade des conflits », *Revue internationale des sciences sociales*, février 1991, p. 59-79.

2. H. Luostarinen, « Finnish Russophobia : the Story of an Enemy Image », *Journal of Peace Research*, 26 (2), 1989, p. 123-137 ; I. B. Neumann, « Self and Other in International Relations », *European Journal of International Relations*, 2 (2), 1996, p. 139-174. Bien que n'utilisant pas les ressorts conceptuels des approches sociologiques en termes d'images et de perceptions, le travail de M. Jeismann sur l'Allemagne peut être rangé dans cette catégorie. M. Jeismann, *La patrie de l'ennemi. La notion d'ennemi national et la représentation de la nation en Allemagne et en France de 1792 à 1918*, trad., Paris, CNRS Éditions, 1997.

3. R. Ottosen, « Enemy Images and the Journalistic Process », *Journal of Peace Research*, 32 (1), 1995, p. 97-112 ; B. McNair, *Images of the Enemy. Reporting the Cold War*, Londres, New York, Routledge, 1988.

4. R. Fiebig-von-Hase, U. Lehmkuhl (eds), *Enemy Images in American History*, Providence, Oxford, Berghahn Books, 1997. Cf., notamment, l'article très stimulant d'Ulrich Beck sur le plan méthodologique et théorique.

5. W. Kim, B. Bueno de Mesquita, « How Perceptions Influence the Risk of War », *International Studies Quarterly*, 39 (1), mars 1995, p. 51-65.

6. J. Goldstein, R. O. Keohane (eds), *Ideas and Foreign Policy. Beliefs, Institutions and Political Change*, Ithaca, Cornell University Press, 1993. Pour une lecture critique de l'ouvrage, cf. P. Vennesson, « Idées, institutions et relations internationales », *Revue française de science politique*, 45 (5), 1995, p. 857 et suiv.

7. Cf. O. Waever, « The Rise and Fall of the Inter-Paradigm Debate », dans S. Smith, K. Booth, M. Zaleski (eds), *International Theory : Positivism and Beyond*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 166 et suiv.

8. R. Snyder, H. W. Bruck, B. Sapin, *Foreign Policy Decision Making*, New York, MacMillan Press, 1962 ; G.T. Allison, *The Essence of Decision*, Boston, Little, Brown, 1971 ; J. Rosenau, *The Scientific Study of Foreign Policy*, New York, Free Press, 1971.

champ des perceptions ainsi que de la science cognitive quelque peu revisités ces cinq dernières années. Cet ouvrage est le fruit d'un programme de recherche organisé par le Merston Center Research Training Group traitant du rôle de la cognition sur l'élaboration des décisions collectives (Université d'Ohio) et ayant bénéficié du soutien financier de la National Science Foundation. Il associe douze politologues et sept spécialistes de psychologie. Certains d'entre eux tels Martha Cottam et James Voss étaient d'ores et déjà connus pour leurs travaux remarquables quant aux images et perceptions¹. Structurée autour de trois types de développement (une introduction conceptuelle regroupant deux chapitres rédigés par les deux éditeurs de l'ouvrage², une partie théorique et une partie empirique), l'approche repose sur l'interrogation suivante : comment les individus et les groupes définissent-ils une situation de décision et identifient les choix envisageables en matière de politique étrangère ? Le concept de *problem representation* constitue l'épine dorsale des réponses proposées car l'unité de l'ouvrage réside dans la prise en considération d'un facteur essentiel : la façon dont les décideurs se représentent un problème en matière de politique étrangère exerce un impact décisif sur les orientations politiques. Le résultat final révèle un indéniable affinement de la méthodologie tendant à un renforcement de la rigueur analytique mais des zones d'ombres demeurent encore au tableau. Un certain nombre font l'objet d'un repérage par les auteurs, alors que d'autres sont parfois oubliées.

La « représentation des problèmes » : relever le défi de la rigueur

Les analyses qui se consacrent aux représentations, lesquelles renvoient dans une certaine mesure à un grand nombre d'approches culturalistes, se heurtent à bien des difficultés sur le plan de la clarification conceptuelle et de la vérification empirique. En 1981, lors du congrès de l'Association française de science politique, Bertrand Badie et Marcel Merle indiquaient ces travers tout en soulignant l'importance essentielle de ce type d'études prometteuses³. Depuis, l'ensemble des travaux tente de surmonter ces obstacles et de vaincre par là, le dilemme richesse phénoménale-rigueur théorique⁴ : comment garantir à ces approches une unité qui transcende les multiples terrains empiriques d'appréhension ? À cet égard, l'ouvrage de D. A. Sylvan et de J. F. Voss apporte des éléments indéniables et ce, sur trois points : le positionnement par rapport aux autres courants en matière de relations internationales, le recentrage quant à l'objet et au concept et le recensement assez ramassé des facteurs considérés comme décisifs dans l'émergence des représentations en question⁵.

Accordant une certaine prédilection aux développements de la psychologie et des sciences cognitives, Donald D. Sylvan qualifie immédiatement dans son chapitre introductif le

1. M. Cottam, *Foreign Policy Decision Making : the Influence of Cognition*, Columbia, Westview Press, 1986 ; J. F. Voss, E. Dorsey, « Perception and International Relations : an Overview », dans E. Singer, V. Hudson, *Political Psychology and Foreign Policy*, Columbia, Westview Press, 1992, p. 3-27. Quant à D. A. Sylvan, il a publié deux articles sur l'estimation des problèmes : « Ontologies, Problem Representation, and the Cuban Missile Crisis », *Journal of Conflict Resolution*, 36 (4), décembre 1992, p. 709-732 ; « Case-Based, Model-based, and Explanation-based Styles of Reasoning in Foreign Policy », *International Studies Quarterly*, 38 (2), mars 1994, p. 61-90.

2. D. A. Sylvan, « Introduction », p. 3-7. J. F. Voss, « On the Representation of Problems : an Information-Processing Approach to Foreign Policy Decision Making », p. 8-27.

3. B. Badie, « Le concept de culture et son utilisation par les sciences sociales », p. 20 ; M. Merle, « Les approches culturalistes dans l'étude des relations internationales », p. 13 et suiv.

4. Cf. P. Vennesson, « Idées, institutions et relations internationales », art. cité, p. 858.

5. Ces trois points constituent la substance des deux premiers chapitres composant l'introduction de l'ouvrage : c'est-à-dire les articles de D. A. Sylvan et de J. F. Voss. Ils sont plus ou moins repris dans le cadre de la première partie d'ordre théorique regroupant quatre chapitres : C. S. Taber, « The Interpretation of Foreign Policy Events : a Cognitive Process Theory », p. 29-52 ; R. S. Billings, C. F. Hermann, « Problem Identification in Sequential Policy Decision Making : The Re-Representation of Problems », p. 53-79 ; R. Beasley, « Collective Interpretations : How Problem Representations Aggregate in Foreign Policy Groups », p. 80-115 ; M. Cottam, D. E. McCoy, « Image Change and Problem Representation after the Cold War », p. 116-144.

positionnement de l'ouvrage par rapport aux réalistes ou aux libéraux. L'ensemble de la recherche entend se dégager de l'axiome rationnel que partagent les deux courants considérés. Il s'agit d'examiner les circonstances dans lesquelles les individus et les États ou même des groupes participant à l'élaboration d'une politique étrangère agissent de manière rationnelle. La rationalité des agents n'est donc pas subordonnée entièrement aux affects alors que certaines analyses succombent rapidement à ce genre d'assertion. J. F. Voss renforce ce point de vue en qualifiant l'approche retenue de constructiviste : ce que cherchent à saisir les auteurs, c'est la façon dont les agents construisent leurs problèmes de politique étrangère en relation avec les représentations qu'ils se font eux-mêmes d'une situation problématique. Ainsi, la position arrêtée ne procède pas d'une stigmatisation des courants réalistes ou libéraux mais bien d'un affinement de leurs approches puisque ce sont les circonstances au cours desquelles les comportements sont dits rationnels que l'analyse se propose d'envisager.

L'éclaircissement du concept central de *problem representation* constitue un moment important de l'ouvrage car il participe de façon fondamentale à la définition d'une analyse rigoureuse sur le plan théorique. Les auteurs soulignent les incertitudes entourant la signification du concept de représentations (Ryan Beasley, Michael D. Young, Silvana Rubino-Hallman). Toutefois, les différentes contributions semblent souscrire à la définition présentée par James Voss, laquelle lie le concept « représentation de problèmes » aux développements portant sur la résolution de problèmes en matière politique. Tout problème correspond à une inadéquation entre un but et des moyens mobilisés afin de l'atteindre. James Voss fait l'hypothèse que la représentation de ce problème par les décideurs est un facteur prépondérant expliquant les choix politiques (cette représentation comprend la définition de la situation, les opérateurs et les contraintes).

Dans l'appréciation d'un tel concept, un modèle retient tout particulièrement l'attention : celui du processus d'information en matière de décision politique. Un tel modèle possède deux affirmations de base : l'individu est un sélecteur, l'individu possède un système de mémoire qui lui confère une capacité finie. La première signifie que les individus peuvent privilégier une information sur une autre et, d'étape en étape, l'oublier. Quant à la seconde, non dépourvue de tout lien avec la première, elle met en exergue l'idée selon laquelle les individus ne peuvent assimiler l'ensemble des informations et maintenir en conscience celles du passé. Fondé sur ces deux affirmations, le modèle dégage deux phases dans tout processus de résolution de problème : celle de représentation et celle de solution. L'objet de l'analyse consiste à examiner dans le cadre de ces deux phases l'interprétation de l'information par les décideurs¹. Cette approche ne souffre pas d'une réduction de l'analyse au niveau strictement individuel. Elle prend en considération le fait que les décisions sont très souvent élaborées par des collectifs. De plus, elle entend examiner la politique étrangère comme un processus : c'est-à-dire repérer les changements et les évolutions, voire les conditions de réexamen d'un problème donné dans le temps².

La troisième caractéristique réside dans le recensement des paramètres permettant d'expliquer l'émergence des représentations. Celles-ci sont alors étudiées comme variables dépendantes. Plusieurs facteurs sont pris en considération : les buts, le savoir, les croyances et les attitudes. Mais l'une des variables les plus utilisées correspond à l'image d'un autre État diffusée par les décideurs³. L'image s'entend ici dans la tradition anglo-saxonne comme l'ensemble des évaluations plus ou moins négatives d'un État, comparable ou non en capacité et en culture, dont le noyau se compose de valeurs : c'est-à-dire des « croyances durables en un mode spécifique de conduite ou de finalité de l'existence »⁴.

1. J. Voss, « On the Representation of Problems... », cité, p. 13 et suiv.

2. Cf. sur la question du temps, R. S. Billings, C. F. Hermann, « Problem Identification... », cité, p. 74-75.

3. J. Voss, « On the Representation of Problems... », cité, p. 19. De ce point de vue, il semble que les auteurs partagent un certain nombre de critiques énoncées par E. Rhodes quant au poids des structures bureaucratiques sur l'élaboration des décisions politiques. Cf. E. Rhodes, « Do Bureaucratic Matters ? Some Disconfirming Findings from the Case of US Navy », *World Politics*, 47, octobre 1994, p. 1-41.

4. G. Hopple, P. J. Rossa, J. Wilkenfeld, « Threat and Foreign Policy : The Overt Behavior of States in Conflict », dans P. McGowan, C. W. Kegley (eds), *Threats, Weapons and Foreign Policy*, Londres, Sage Publications, 1980, p. 45. Sur les valeurs comme noyaux des images, cf. K. Boulding, « National Images and International Systems », cité, p. 423.

La superposition de ces trois caractères fait de l'ensemble un ouvrage assez original et emprunt d'une certaine rigueur. En effet, la méthode ne consiste pas à examiner l'ensemble des affects opérant dans la définition de problèmes mais uniquement les modalités d'appréhensions des problèmes qui influencent l'énoncé des solutions et d'actions politiques. Cette démarche aboutit à un certain nombre de vérifications empiriques sur des objets extrêmement divers : les experts politiques en Afrique du Sud (H. E. Purkitt), les modèles d'histoire au sein des groupes (études empiriques sur des scénarios de politique étrangère examinés par différents étudiants juniors et seniors à l'Université d'Ohio) (D. A. Sylvan, D. M. Haddad), la modélisation des représentations des problèmes à travers quelques discours de J. Carter (M. Young), le problème de l'engagement des femmes en combat dans la commission présidentielle américaine (S. Rubino-Hallman), les représentations de la crise du Golfe dans le débat du sénat américain (J. F. Voss, J. Wiley, J. Kennet, T. E. Schooler, L. N. Silfies), les représentations hollandaises et belges du rôle de l'assistance étrangère en politique étrangère (M. Breuning). Un seul article ne porte pas strictement sur un cas de politique étrangère : les controverses dans les comités de sénateurs quant à la Cour suprême de justice (K. M. Gannon) ¹.

Eu égard aux buts scientifiques initiaux, les chapitres les plus féconds sont sans aucun doute ceux de J. F. Voss, J. Wiley, J. Kennet, T. E. Schooler, L. N. Silfies, d'une part, et de M. Breuning, d'autre part. Le premier porte sur la comparaison entre deux positions par rapport à l'Irak lors des débats sénatoriaux organisés pendant la crise du Golfe : les *authorizers* (ceux qui autorisent l'envoi de forces armées sur le terrain : résolution Dole-Warner) et les *sanctioners* (ceux qui préfèrent prendre des mesures de sanctions économiques : résolution Mitchell-Nunn). La représentation du problème inhérente à la première position fait de l'Irak une menace tant politique et militaire qu'économique. Les seuls moyens appropriés sont finalement ceux de la force armée. L'image de l'Irak – reposant en grande partie sur des métaphores (Hussein = Hitler) – est celle d'un ennemi, seul responsable de la situation, qui affecte directement les intérêts américains. La représentation du problème sous-jacente à la seconde position recentre les moyens sur un dispositif purement économique (l'Irak est avant tout une menace économique puisque cherchant à s'accaparer le pétrole du Koweït). Qui plus est, cette seconde position insiste sur le coût élevé d'une intervention militaire tant sur le plan financier que sur le plan social aux États-Unis (une division de la société américaine à cet égard peut tout à fait se cristalliser une fois les forces engagées). L'image de l'Irak ne correspond pas à celle d'un ennemi mais à celle d'un enfant qu'il faut punir par des sanctions appropriées. Elle repose sur différents attributs : Hussein est rationnel, les torts quant à l'irruption de la crise sont partagés par les deux camps, l'Irak ne menace pas directement les États-Unis, mais en premier lieu les États de la région (il s'agit par conséquent d'une image complexe et plutôt impériale).

Quant au travail réalisé par M. Breuning, il entend recenser les différents facteurs explicatifs permettant de comparer les politiques d'assistance en Belgique et aux Pays-Bas. Prenant appui sur les débats et la production législative lors des débats parlementaires, l'analyse cherche à rendre intelligible la place de l'assistance politique par rapport à la politique étrangère économique : lui est-elle subordonnée ou bien fait-elle l'objet d'une séparation ? Breuning conclut par l'idée selon laquelle l'assistance n'est pas séparée en Belgique alors qu'elle l'est aux Pays-Bas. Cette représentation de l'assistance résulte de l'image du passé colonial propre à ces deux États ². La longue présence des Pays-Bas dans certaines colonies confère à ses dirigeants une certaine responsabilité beaucoup plus accentuée qu'en Belgique où le legs colonial joue un rôle plus limité.

1. Sur les conclusions respectives de ces études, cf. D. A. Sylvan, « Reflecting on the Study of Problem Representation », p. 335 et suiv. Le travail d'Helen Purkitt dépasse le registre de la politique étrangère et aborde le thème de l'expertise. L'une de ses conclusions est particulièrement intéressante à cet égard puisqu'elle met en relief l'idée selon laquelle l'appel à des experts pour résoudre un problème mal structuré est couplé avec la façon dont l'expert formule la proposition de solution mais également son propre statut social (c'est-à-dire des variables non cognitives *stricto sensu*).

2. L'image du passé comprend à la fois l'histoire héroïque par laquelle les décideurs savent s'ils peuvent encore influencer les affaires internationales et l'expérience coloniale elle-même qui tend à favoriser une séparation de l'assistance (conservation de liens privilégiés et extension de l'image de l'État à d'autres territoires non européens). Cf. M. Breuning, « Configuring Issue Areas : Belgian and Dutch Representations of the Role of Foreign Assistance in Foreign Policy », p. 308.

Malgré ces avancées, l'ouvrage de Donald D. Sylvan et J. F. Voss n'échappe pas aux affres du dilemme rigueur-richesse. En effet, à la lecture des différents cas empiriques, un sentiment d'éclatement surgit. À de rares exceptions près, les approches semblent céder à la richesse et rencontrent d'autres écueils...

Limites recensées, faiblesses occultées : les talons d'Achille des nouveaux outils

Sur un certain nombre de points, J. F. Voss fait preuve d'une certaine lucidité par rapport au degré d'efficacité analytique du concept proposé¹. Premièrement, il met en relief l'achoppement de l'analyse du point de vue de la mesure, c'est-à-dire les paramètres rentrant en ligne de compte afin de décrire les représentations dans une perspective quantitative. Cette indétermination fait que les analyses en termes de représentation cherchent à revêtir les habits de la quantification numérique afin de dégager des occurrences. Mais on peut s'interroger sur la valeur d'une telle entreprise sur le plan des représentations. Deuxièmement, il souligne les écarts possibles entre les représentations émises par un individu en particulier et celles qui peuvent émaner d'un collectif. Les membres d'un groupe ont la possibilité d'avoir une multitude de buts différents lesquels exercent alors une interférence sur la détermination des options politiques envisageables. Enfin, la troisième limite que dégage J. F. Voss tient aux buts. Comment rendre compte de la hiérarchie des buts qui peuvent, à l'égard d'un problème d'ordre international, recouvrir un aspect intérieur ou bien extérieur ?

Au-delà de ces limites recensées par J. F. Voss, l'ouvrage présente cinq faiblesses concourant à altérer le dessein de rigueur. Tout d'abord, un certain éclatement des outils et sources apparaît à la lecture. Les auteurs n'utilisent pas les mêmes supports théoriques au plan conceptuel. La plupart se placent du point de vue de la circulation de l'information, néanmoins Rubino-Hallman se fonde sur l'analyse de contenu. Martha Cottam, J. F. Voss se réfèrent au concept d'image pour rendre compte de la représentation des problèmes. Mais d'autres auteurs préfèrent prendre en considération la carte cognitive à titre d'illustration. Qui plus est, ils ne fondent pas leur investigation sur une documentation similaire (analyse textuelle de discours, débats parlementaires, entretiens, protocoles « *think aloud* »), ce qui autoriserait des comparaisons beaucoup plus denses. Enfin, des désaccords apparaissent quant à la conscience des représentations. Helen E. Purkitt soutient que les acteurs parviennent à un niveau de clairvoyance tout à fait pertinent par rapport à leurs images et leurs représentations des problèmes traités. Toutes les autres analyses opèrent au contraire une distanciation entre l'observateur et l'acteur, (le premier apparaît comme le seul à même de dégager les préférences et les véritables représentations sous-jacentes à la résolution d'un problème).

Ensuite, sur le plan de l'objet, la politique étrangère n'est pas le seul axe retenu. Outre l'article de K. M. Gannon portant sur la Cour suprême de justice, certaines analyses se concentrent sur la place des femmes au combat (S. Rubino-Hallman) ou sur des politiques économiques d'assistance (M. Breuning) ; à savoir des sphères politiques connectées et non pas insérées dans les véritables décisions de politique étrangère². En étudiant le livre dirigé par Judith Goldstein et Robert O. Keohane, Pascal Vennesson avait déjà remarqué une extension de ce type³.

De plus, un désaccord implicite se cristallise entre les différentes contributions puisque les impératifs scientifiques dégagés dans l'introduction sont parfois inflexibles. Certains auteurs se fixent comme objectif la construction d'un véritable modèle de *problem representation* combinant des éléments d'identification des croyances et des images avec un niveau de complexité assez élevé. C'est le cas de Charles S. Taber qui crée un système d'interprétation des événements (EVIN : *Event Interpreter*) regroupant à la fois la connaissance et les croyances individuelles relevant de la politique étrangère et un « bloc-note » quant au processus d'information⁴. C'est le cas également de M. Young qui propose le modèle *World-view*, lequel permet l'identification des croyances et leur représentation dans une structure

1. J. F. Voss, « On the Representation of Problems... », cité, p. 22-23.

2. L'article, pourtant très détaillé sur le plan empirique, de Helen Purkitt relatif aux élites sud-africaines tend à élargir l'objet à d'autres politiques publiques ne relevant pas strictement de l'échelle internationale.

3. P. Vennesson, « Idées, institutions et relations internationales », art. cité, p. 860.

4. S. Taber, « The Interpretation of Foreign Policy Events... », cité, p. 46.

formelle¹. Ces deux modèles font l'objet d'une évaluation empirique, les politiques de l'administration Clinton à l'égard de Haïti et de la Bosnie pour C. S. Taber et les représentations de J. Carter pour M. Young², mais elles apparaissent à bien des égards comme lacunaires. Les auteurs en sont eux-mêmes pleinement conscients puisqu'ils qualifient ces cas traités d'illustrations. Or il semble légitime de s'interroger sur la pertinence de tels modèles à l'égard d'un concept tel que les représentations de problème. Ce type d'objet se prête assez mal à une modélisation. Une part d'incertitude est toujours prégnante en ce qui concerne l'évolution voire les changements des représentations comme le signalait déjà K. Boulding³. Qui plus est, toute modélisation envisage la prédiction d'événements futurs puisqu'elle suppose l'anticipation d'actions en fonction d'un certain mode d'appréhension des problèmes. Or, à nouveau, la nature des relations entre image et représentations des problèmes, d'une part, et entre ces mêmes représentations et l'action politique, d'autre part, ne relève pas du mécanisme causal *stricto sensu*. Il s'agit plutôt de corrélations. Le rapport n'est pas de cause à effet⁴. Cet aspect semble la plupart du temps échapper aux productions de l'ouvrage puisque aucun des auteurs ne s'interroge sur la qualification épistémologique des relations envisagées.

La quatrième limite réside dans la sous-estimation de facteurs concurrents susceptibles d'intervenir dans l'émergence de la représentation de problèmes. J. F. Voss ainsi que Martha Cottam insistent sur l'image comme variable déterminante de la représentation. Toutefois, ils ne s'interrogent pas sur l'aboutissement de cette image, à savoir les facteurs impliqués dans sa formation⁵. À cet égard, les données du système international sont largement à l'œuvre⁶ : ce que les auteurs cherchent à écarter car ils les considèrent comme des contraintes fortes et non pas comme des déterminants directs en tant que tels⁷. Également occulté alors qu'il constitue un moyen d'expliquer un certain nombre d'évolutions des valeurs sous-jacentes à l'identification de problèmes, le poids de l'effet générationnel. Cette variable sociologique révélant les différentes hiérarchies de préoccupations en fonction des expériences et des conditions de vie individuelles dans l'enfance et les années d'adolescence, exerce pourtant une influence non des moindres⁸. Enfin, les référents de base exploités se cantonnent au développement de la science cognitive, voire les modélisations mathématiques perfectionnées, et occultent des sources académiques ayant procédé à une connexion entre les images et la définition d'une action politique. Des travaux assez approfondis dans le champ de la théorie des choix rationnels semblent totalement ignorés, notamment ceux de R. Weingast⁹.

Enfin, les objets considérés écartent des questions pourtant de plus en plus primordiales dans le champ des relations internationales : la formation des décisions impliquant une pluralité d'acteurs étatiques au sein d'une organisation internationale. Cette absence est d'autant plus regrettable qu'il paraît assez pertinent d'envisager dans le cadre de celles-ci des affrontements entre plusieurs représentations de problème. Les cas de l'Union européenne ou d'autres

1. M. Young, « Representing Problem Representation », p. 224 et suiv. Un certain nombre de développements apparaissent comme peu novateurs. Cf., à titre d'illustration, la classification d'un État étranger dans le processus d'interprétation sous-jacent à une politique étrangère, p. 217-218. Robert Jervis avait déjà signalé ce type de mécanisme dans *Perception and Misperception in International Politics*, Princeton, Princeton University Press, 1976, p. 124.

2. L'investigation empirique de M. Young, cependant, apparaît comme plus achevée.

3. K. Boulding, « National Images and International Systems », cité, p. 128.

4. À cet égard, cf. A. S. Yee, « The Causal Effects of Ideas on Policies », *International Organization*, 50 (1), hiver 1996, p. 69-108.

5. À titre d'illustration, M. Cottam et D. E. McCoy appréhendent le changement des images uniquement à travers le flot d'informations qui parvient au dirigeant. Une image se transforme lorsqu'elle ne structure plus les représentations ou quand le décideur reçoit une information indéniable qui infirme l'image de l'État perçu. Cf. M. Cottam, D. E. McCoy, « Image Change and Problem Representation after the Cold War », p. 117-118.

6. Cf., à titre d'exemple, R. Aron, *Paix et guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Lévy, 1962, p. 108.

7. J. Voss, « On the Representation of Problems... », cité, p. 21.

8. R. Inglehart, *The Silent Revolution. Changing Values and Political Styles Among Western Publics*, Princeton, Princeton University Press, 1977, p. 25 et suiv.

9. B. R. Weingast, « A Rational Choice Perspective on the Role of Ideas : Shared Belief Systems and State Sovereignty in International Cooperation », *Politics and Society*, 23 (4), décembre 1995.

organisations comme l'OTAN méritent à cet égard un surcroît d'études de ce genre eu égard aux événements les plus récents. Adaptés et reprofilés dans une approche plus générale en vue de penser les décisions politiques dans un mécanisme d'intégration d'États, des outils dégagés par l'ouvrage peuvent nourrir de nouvelles recherches.

En définitive, les remarques dégagées par Bertrand Badie et Marcel Merle en 1981 sont encore appropriées afin de qualifier valeur et portée des approches focalisées sur les représentations en matière de politique étrangère. Nécessaires car portant sur la signification d'une action politique pour un décideur, les approches de ce genre sont encore limitées et fragiles en matière de méthodologie et d'investigation empirique. L'absence d'unité quant aux sources et aux outils dans l'ouvrage de Donald D. Sylvan et de James F. Voss reflètent ce dilemme. Mais celui-ci n'a pu être définitivement surmonté de par l'ambition générale des objectifs affichés. Envisager la formation des décisions en matière de politique étrangère comme un processus oblige à considérer la représentation des problèmes à la fois comme variable indépendante (implications sur le plan des actions politiques et des moyens nécessaires à leur réalisation) et variable dépendante (recherche des facteurs explicatifs des représentations). N'aurait-il pas fallu recentrer les approches sur l'une des deux branches du processus exclusivement et recenser les congruences ou au contraire dissonances entre quelques cas empiriques précis relatifs à une situation donnée ou un État en particulier ? Cet ouvrage apporte une pierre non des moindres à l'édifice que consacre une partie de la science politique aux représentations. Mais l'affinement méthodologique qu'il propose (à savoir le recentrage sur les représentations des problèmes dans le processus de décision) n'est pas suivi d'un approfondissement partagé par les analystes. Cet affinement rime alors avec richesse stimulante pour l'esprit, une richesse qui incite au développement de recherches ultérieures¹. Car, comme le souligne si bien Molière dans son *Tartuffe*, « le chemin est long du projet à la chose »...

Frédéric RAMEL
Centre lyonnais d'études
sur la sécurité internationale et la défense
Université Lyon III

La « grenade entrouverte » de Bruno Étienne

« Grenade » désigne à la fois un fruit énigmatique, élu des mystiques, une ville superbe d'Espagne et une arme cruelle qui peut être offensive ou défensive. Bruno Étienne en a fait le titre, à trois dimensions au moins, de son dernier livre en forme d'autobiographie : *La grenade entrouverte*². L'exercice était risqué. Parler de soi est souvent exercice de vanité, ou bien c'est donner le change sur l'absence d'autres travaux, que l'on qualifiera de scientifiques puisqu'il s'agit en l'occurrence de science politique. Or, depuis plusieurs années déjà, Bruno Étienne, à part ses nombreux travaux personnels, identifiables à la première personne, promeut, avec une remarquable régularité, intellectuelle et éditoriale, les recherches de l'Observatoire du religieux dont il assume la direction à l'Université d'Aix-Marseille III. Six volumes ont ainsi été publiés³. Une présentation, même cursive doit en être faite avant de manier sa grenade.

Ces six volumes concernant le croisement du politique et du religieux ont un titre caractéristique, marquant une différence et un point commun. La différence porte sur la singularité de la religion, ou de la confession, faisant l'objet du livre : catholicisme (Sophie Sahakian – Marcellin et Franck Frégosi), islam (Jocelyne Cesari), judaïsme (Michèle Bitton et Lionel Panafit), boudd-

1. Un certain nombre de remarques énoncées concernant la production des changements en matière de représentations sont certainement transposables au sein d'autres contextes. Cf., à titre d'exemple, R. S. Billings, C. F. Hermann, « Problem Identification in Sequential Policy Decision Making... », cité, p. 76-77 : les effets de la politique précédente, contraires aux expectatives sous-jacentes à la décision, les messages d'échec régulièrement adressés aux dirigeants, la présence d'une minorité qui persiste à offrir une alternative, l'incertitude de la politique précédente, le faible engagement des autorités à son égard, l'identification des causes de l'échec à la définition peu claire des objectifs et au caractère incorrect du diagnostic.

2. Bruno Étienne, *La grenade entrouverte*, Paris, Éditions de l'Aube, 1999.

3. Parus chez Hachette, de 1997 à 1999.